

Inter
Art actuel



Milieux

**Toby Dennett, Seamus Harahan, Ruth Jones, Brian Patterson.
Suzan Philipsz, Catalysts Arts, Belfast 02. au 26.09.1999**

Nadia Seraioocco and Richard Martel

Number 75, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46193ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Seraioocco, N. & Martel, R. (2000). Milieux / Toby Dennett, Seamus Harahan, Ruth Jones, Brian Patterson. Suzan Philipsz, Catalysts Arts, Belfast 02. au 26.09.1999. *Inter*, (75), 66–69.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Ces invitations que lance LE LIEU aux centres alliés d'un peu partout dans le monde, permettent au public et aux artistes d'ici d'entreprendre un dialogue qui dépasse les frontières géographiques pour rejoindre un territoire réflexif qui est celui de l'engagement dans un processus de création. En septembre 1999, LE LIEU recevait cinq artistes – Toby DENNETT, Seamus HARRAHAN, Ruth JONES, Brian PATTERSON et Suzan PHILIPPSZ – une « délégation » du centre Catalyst Arts de Belfast. Pour bien comprendre les collaborations entre LE LIEU et Catalyst Arts, il est important de décrire la structure de ce « groupe ».

Toby DENNETT, un des membres de Catalyst Arts présent à Québec expliquait, lors de son passage à Québec, comment la création de ce centre à Belfast a répondu d'une part à un sérieux besoin de soutien des jeunes

artistes, puis, d'autre part, à un besoin d'espaces de création et d'exposition hors des circuits commerciaux ou institutionnalisés. Le groupe compte trois cents membres et est géré par des comités d'artistes renouvelés aux deux ans. La formule est intéressante, mais lorsqu'on sait le temps qu'il faut pour qu'une collaboration internationale soit établie et réalisée, on entrevoit les difficultés inhérentes à ce type de fonctionnement.

Le projet initial proposé par Catalyst Arts au LIEU avait pour dessein une série de manœuvres dirigées à partir d'un centre névralgique : une tente aurait été installée au LIEU à la façon de ces centres de communication improvisés sous la toile en temps de guerre. Le projet s'est modifié pour aboutir à cinq installations indépendantes, mais reliées par un fil conducteur parfois littéral,

parfois métaphorique : le courant ou la transmission d'une impulsion, d'une information par un réseau électrique. Ainsi, chacun a conçu une installation qui mettait en relief un aspect de la culture irlandaise, permettant dans la plupart des cas une mise en parallèle avec la culture québécoise.

On comprend immédiatement que le contexte social de l'Irlande, entièrement modelé par les affrontements religieux entre protestants et catholiques, diffère énormément du contexte québécois. Ainsi, ces artistes en créant chacun une installation in situ, nous ont permis d'entrer dans leur univers de création, d'énoncer plus clairement les différences et les similitudes entre deux villes.

Brian PATTERSON, dans son travail, avait un souci constant des lieux où il installera son œuvre. Dans la veine d'un travail entrepris en Europe, à Québec, il s'est attardé aux graffitis. Son installation se basait sur des graffitis photographiés à Belfast et d'autres récoltés à Québec. Les diapos de ces signatures urbaines étaient projetées en alternance sur les blocs de ciment d'une fenêtre murée de la galerie du LIEU. L'œuvre a fait ressortir, pour qui s'y est attardé, les préoccupations de chaque ville. Même forme d'expression, mais deux réalités bien distinctes : d'une part un discours éminemment religieux pour Belfast et d'autre part un discours teinté de politique pour Québec.

Toby DENNETT a, quant à lui, littéralement mis en lien Québec et Belfast. Dans un des bureaux de la galerie, l'artiste a installé des photos de cabines téléphoniques de sa ville, puis les a reliées à des numéros de téléphones et à une carte de la ville par un réseau de fils électriques. Chacun était libre de téléphoner à l'une ou l'autre des cabines et d'entreprendre le dialogue avec le brave passant qui avait décroché... DENNETT a pu s'émerveiller de l'ouverture d'esprit des gens qui répondaient à Belfast. Les premières expériences du dispositif ont été enregistrées et étaient diffusées tout au long de l'exposition.

m i l i e u x

Seamus HARAHAHAN, un artiste qui travaille principalement avec la vidéo, a choisi de nous présenter Belfast de sa fenêtre. Par une installation, disposée au centre de la galerie et composée de deux fauteuils aux extrémités desquels se trouvaient deux moniteurs télé, il recomposait un univers intime, proposait un point de vue de l'intérieur sur sa ville.

Ruth JONES, elle, s'intéresse au paradoxe de la modernité. Or, son installation, qui bloquait littéralement l'entrée habituelle de la galerie, jouait sur le contraste méthode traditionnelle et technologie. Elle ne proposait rien de moins qu'un tissage de fils électriques rouges et bleus, et un effet – comme pour un ouvrage réalisé au crochet – à laisser et relier à une enceinte sonore. Seul un bourdonnement – le son de l'électricité dirons-nous – se faisait entendre.

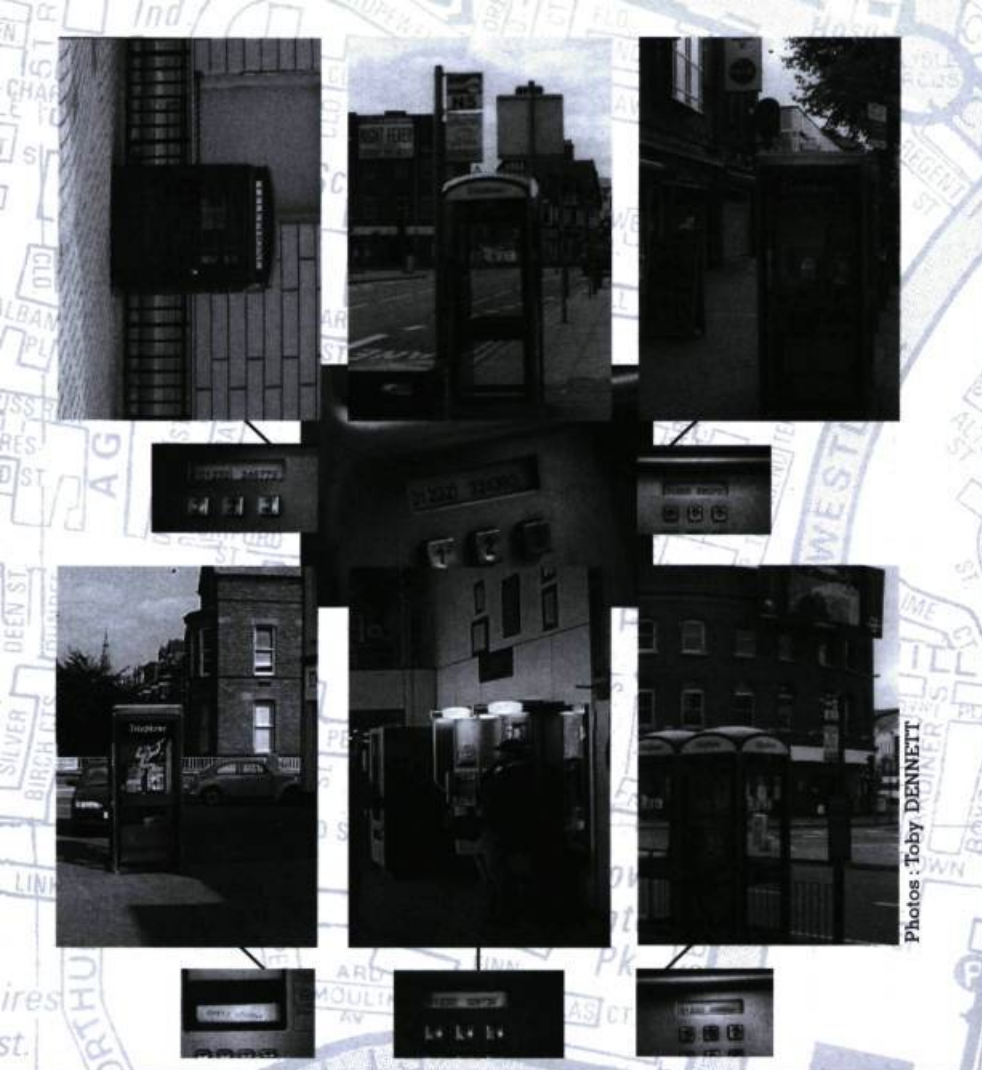
Suzan PHILIPPSZ, qui se concentre depuis plusieurs années sur une approche visant à redéfinir un espace ou un élément architectural par le son et l'éclairage, s'est attaquée à la cage d'escalier menant au sous-sol du LIEU. Par un jeu de lumière et la diffusion d'une petite pièce musicale (*Santa Lucia*, ou Sainte-Lucie que l'on fête habituellement dans un déploiement de lumière), PHILIPPSZ a redéfini cet espace, le poétisant, lui inventant une histoire.

En fait, avec Catalyst Arts, c'est Belfast, ses artistes, son âme, quoi ! que nous étions invités à découvrir. Comme le disait Toby DENNETT : « Quand on visite une ville tout se fait si rapidement, on n'en saisit que certains aspects, des flashs ». Faut-il le dire, mais à force de collectionner ainsi des flashs, c'est une mosaïque fort intéressante de l'art se faisant ailleurs qui est proposée aux gens de Québec.

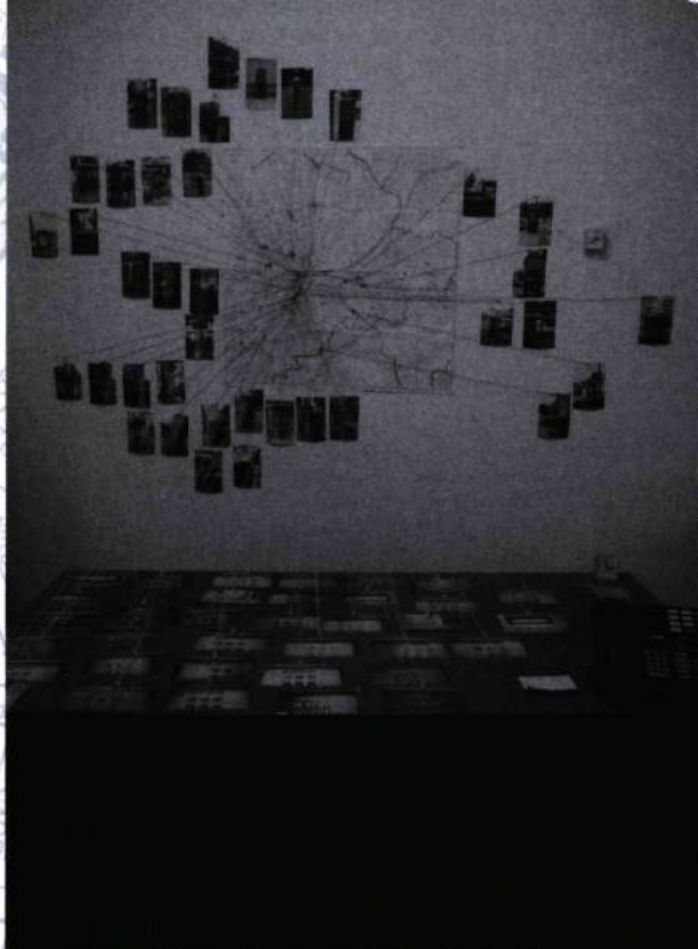
Nadia SERAIOTTO



Photo : Fanny BERGERON



(h) Toby DENNETT.
(b) Ruth JONES, *Dual*.



La médiation dans la vacuité semble être la motivation d'ensemble des artistes irlandais au LIEU. Cette possibilité d'appliquer une présence dans un ensemble plus ou moins affirmé parce qu'incomplet suggère de la part de l'« auditeur » ou du « spectateur » une nouvelle attitude, non plus contemplative mais plutôt active.

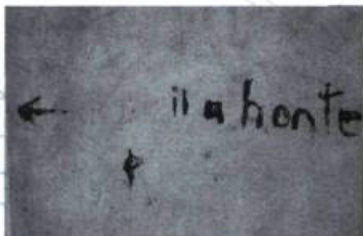
Nous sommes en général habitués à recevoir une stimulation de l'extérieur ; c'est l'approche traditionnelle de l'œuvre-canal-récepteur. Avec les propositions irlandaises du LIEU, c'est tout autre chose. La modélisation ambivalente de l'ensemble des propositions est une invitation à combler le vide – l'absence – par une « spectacularisation » active de la part du public. En ce sens, le niveau dynamique existe lorsqu'il y a la présence de l'autre.

C'est ce trouble que ressentait un assez bon nombre de personnes au contact des cinq propositions. Si personne n'utilise le téléphone dans la pièce de T. DENNETT, est-elle en activité, en acte ? sinon, ne serait-ce qu'un dispositif formel ? Si personne ne descend dans la cage d'escalier, la proposition de S. PHILIPSZ existe-t-elle ? Se fixe-t-elle un objectif dans une interrelation son et lumière ? La ritournelle au sens de GUATTARI : quel est l'apport du contexte, du site ? Même chose pour S. HARAHAHAN et son dispositif pour deux télé : il y a de longs moments d'absence dans le déroulement séquentiel de son vidéo. À certains moments, ce ne sont que des éléments de décors ! Aussi, pour la séquence de diapositives de B. PATTERSON, il faut vraiment rester figé assez longtemps pour que s'accomplisse l'ensemble de la démonstration.

Photo: Ruth JONES



m i l



(h) Brian PATTERSON (diapositives de graffitis québécois et bellastiens projetés dans son installation. Photos : Brian PATTERSON
 (bg) Seamus HARAHAH, Extrait vidéo, *Frankie Was a Good Girl*, 1999. (b dr.) Suzan PHILIPSZ, *Santa Lucia*.



Ici aussi c'est le temps que doit prendre le public pour désamorcer la vacuité contemplative, la médiation active possède à ce moment une implication transformant la « lecture » de la dite « œuvre » ! Chez R. JONES c'est encore la même chose : il faut s'approcher, tourner autour, passer du temps activement pour créer les zones de sensibilité entre la proposition et sa démonstration comme activité.

À Belfast, la question de la médiation, de la vacuité, de la dialectique contemplation/action, ces éléments sont un questionnement qui entraîne l'idée de présence et de participation.

Les archétypes utilisés, la cabine téléphonique, comme celle qui est utilisée pour envoyer des messages (il y a un objet inconnu quelque part), le mur de béton qui est derrière la fenêtre, comme ces fenêtres dont on ajoute les grilles à la fermeture des lieux publics, les deux télé au bout de deux divans dans le sens inverse sont une proposition claire de dualisme et de deux points de vue se situant l'un à côté de l'autre ; mais que cet ensemble reste fidèle à l'Irlande du Nord. Un dualisme dans la culture, dans la présence-absence, dans la contemplation-action.

Avec ces projets irlandais réalisés au LIEU, nous comprenons mieux que l'activité artistique s'écarte de l'objet pour devenir une expérience.

Richard MARTEL

